

Entretien avec Serge Brindeau

Numéro 49, automne 1991

Panorama de la poésie française contemporaine : approche de l'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14878ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1991). Entretien avec Serge Brindeau. *Moebius*, (49), 17–21.

Entretien avec Serge Brindeau

Des surréalistes aux minimalistes nous avons vu, comme on dit, passer du beau monde. Quels sont, selon vous — et s'ils existent — les points d'ancrage, les flux, les tendances fortes qui rendent compte, avec les plus hautes garanties de pertinence, de ces trois dernières décennies, dans la sphère (ou le marigot) poétique français?

Il faut souligner l'importance déterminante du mouvement surréaliste. Toute poésie, même la plus désabusée, contribue à "changer la vie" et, par là même (en dépit des déconvenues idéologiques), à "transformer le monde". Entendons-nous bien : on ne peut plus s'en tenir à la onzième des *Thèses* de Marx sur Feuerback, qui oppose le devoir de transformation au souci purement philosophique de l'interprétation. À des degrés divers d'élucidation théorique, les poètes, dans la pratique de leur art, travaillent à une meilleure connaissance de l'homme et du monde — ou du rapport de l'homme au monde.

En amont et en aval du surréalisme, nous voyons se conjuguer deux courants essentiels. L'un serait le dynamisme de l'image : les rapprochements inattendus de réalités en apparence éloignées, auxquels Reverdy attachait tant d'importance, ne cesseront d'orienter l'intention poétique et d'éclairer notre passage. L'autre courant, dans le sens que lui donne un André Breton, mais aussi dans la direction que pourront lui donner, à partir de sources multiples, différentes formes de l'élan vital et du désir humain, nous oserons l'appeler *amour*, en souhaitant qu'on veuille bien délivrer ce terme de certaines pesanteurs. La question posée par Alain Jouffroy dans *La fin des alternances* reste au centre de nos préoccupations : "Comment séparer l'idée de la révolution nécessaire de l'idée nécessaire de l'amour?"

Dans le sillage du surréalisme, on ne saurait nier l'intérêt des recherches d'un Claude Pélieu, qui doit beaucoup également aux beatniks américains, à la technique du *cut-up*; ni le retentissement et les promesses, souvent tenues, du *Manifeste électrique* de

Michel Bulteau et Matthieu Messagier; ni la portée du *Manifeste froid* de Serge Sautreau et André Velter; ni les remous provoqués par ce que le groupe d'Yves Buin appelle "le blues d'ici". Il faut bien reconnaître cependant que nous ne sommes plus sous le signe ascendant mais sous celui de la "déception pure". Le poème ne serait-il plus, selon la forte expression d'André Velter, que "forêt brûlée / entre l'être et l'enfance"? Il est—Velter introduit aussitôt cette nuance—"la perte de ce qui, quand même, demeure". Et c'est bien cela, en définitive, qui nous importe. "Ce qui demeure, les poètes le fondent", disait Hölderlin.

Après la "mort de Dieu" annoncée par Nietzsche, à mi-chemin des deux siècles de ténèbres annoncés par le philosophe visionnaire, serions-nous entrés dans ce que Jean-Paul Aron appelait une "période de glaciation"?

Dans les beaux temps (les mauvais jours!) de la revue *Tel quel* et de ses satellites, il fut assez bien porté chez certains poètes, s'appuyant sans vergogne sur une connaissance trop récente ou mal assimilée de la linguistique et des sciences humaines, de dénigrer, par l'exemple et la ratiocination, la poésie elle-même. On ne connaît que trop les efforts désespérés, dans ce sens, d'un Denis Roche, passé depuis à des travaux plus positifs.

Un Jean Daive, dans la dérive de la lumière, sans nier la possibilité pour la foudre de tomber "en quelque point solaire de l'esprit", laisse le "corps tout entier" s'engouffrer dans le vide. Un Claude Royet-Journoud, pour qui le corps reste "une phrase à venir", admet — non sans faire penser à Du Bouchet — que quelques mots demeurent sur la page blanche. Michel Orcel tente de franchir le seuil de l'indicible (serait-ce, comme chez Bonnefoy, l'appréhension d'un "leurre"?) et rend sensible l'"incarnation fragile des lumières". Emmanuel Hocquard, comme "en retrait du jour", accomplit un remarquable "travail élégiaque", par un "reflux de langue dans l'inaccompli", à la recherche, mallarméenne, de "ce qui reste à avoir eu lieu". Chez Jean-Michel Maulpoix, la poésie parle aussi de "ce qui s'éteint", mais, si "tout a déjà eu lieu", il reste que "le poème remue ses ailes d'ange".

Du point de vue de l'écriture et de la pensée, de telles tendances sont très significatives de l'inquiétude métaphysique de notre temps. Il reste permis,

selon le titre d'un poème de Daniel Boulanger, d'apporter quelque "retouche au désespoir".

On sera bien obligé de trouver plus d'ampleur à la démarche intellectuelle et constructive (même si la dialectique passe par la déconstruction) d'un Michel Deguy, aussi attentif, dans son être-au-monde, aux figures du langage et aux germinations qu'elles engendrent qu'à la prolifération d'un univers en perpétuelle genèse. Il faudra bien reconnaître aussi, sous le jeu savant des nombres, la sensibilité, liée à la puissance intellectuelle, d'un Jacques Roubaud.

Certaines attitudes un peu hautaines, qui se voulaient élitistes sans avoir véritablement les moyens de s'élever à la hauteur des ambitions avouées, ont pu nous amener à préconiser une poésie dite du quotidien. Nous ne renierons rien de notre admiration pour l'oeuvre d'Yves Martin, de notre sympathie pour la sincérité d'écriture de Daniel Biga. Nous ne rejeterons pas les principes du "nouveau réalisme" défendus par Jacques Donguy : ceux-ci exercent une force d'attraction. Après tout, le poète est bien de ce monde-ci. Encore faut-il que, fidèle à la réalité humaine, il n'oublie pas de se projeter au-delà, de transcender — horizontalement, verticalement, obliquement, à lui de voir — ses sensations immédiates et le terre à terre des mots de tous les jours. Ainsi faisons-nous confiance à Gérard Noiret. *Le Pain aux alouettes?* Nous mangeons de ce pain-là!

Appartiennent bien à cette terre qui est nôtre et que nous aimons de toutes nos fibres, cherchant à atteindre tel ou tel horizon dont nous aurons découvert en nous pressentiment, réminiscence, parcourant nos versants de lumière, un Jean-Vincent Verdonnet, un Joseph-Paul Schneider, une Pierrette Micheloud, une Francine Caron, une Audrey Bernard, un Marc Alyn—toujours fidèle à l'élan premier qui l'inspira...

Une poésie à hauteur d'homme est une poésie qui tend vers une certaine saisie de l'être, par des voies qui pourraient croiser celles d'une foi éclairée, libérée des étouffoirs dogmatiques, d'une recherche spirituelle soutenue par la méditation des grands mythes, des symboles transmis d'âge en âge. Il semble que la démarche scientifique — comme nous sommes loin du positivisme! —, permette aujourd'hui de conforter les intuitions de poètes qui auront projeté dans l'univers de la parole — et du silence — leurs particules de lumière.

Dans la tradition chrétienne d'un Jean Grosjean, d'un Pierre Emmanuel, d'un Jean-Claude Renard (dont la foi se nourrit de doutes et de plongées dans les profondeurs), Jean-Pierre Lemaire, même si Dieu est parti "en exil avec les hommes", éprouve le sentiment d'une "distance sacrée", distance vécue dans une "attente essentielle". Je n'aurai garde d'oublier la "sainte Lumière" de Jean Mambriño. Et je tiens Philippe Delaveau, avec *Eucharis*, pour l'un des plus attachants poètes de la nouvelle génération. Comment ne pas penser, selon la suggestion de Malraux, que le XX^e siècle se tournera vers le sacré ou ne sera pas? Au-delà des dogmes réducteurs et des fanatismes meurtriers...

Si l'on ne peut aller très loin avec les seules ressources de la mégalomanie lettriste, je ne doute pas que l'aventure spirituelle de la poésie puisse s'enrichir des expérimentations de la poésie sonore — aux confins de la musique électro-acoustique —, avec Henri Chopin, et de la poésie spatialiste qui fait vibrer les éléments essentiels du verbe avec les lignes les plus simples, les signes élémentaires d'une ponctuation-respiration, ainsi qu'on le voit chez Pierre Garnier.

Chez le poète Henry Clairvaux, le signe (à la ressemblance des pictogrammes et idéogrammes) suggère l'idée, et l'idée suggère l'invention des formes. Poésie totale, poésie ciel et terre.

La création célèbre la Création, qui n'est pas achevée.

Dans un entretien récent, Jean Rousselot évoquait, en ce qui concerne la poésie française, un "fourmillement de talents et de tendances fort diverses". Devons-nous, en prolongeant son propos, conclure que les poètes ont — eux aussi — adopté les usages pour le moins flasques de cet individualisme hédoniste obsessionnel décrit par Gilles Lipovetsky et Marcel Gauchet, si propre à notre époque.

Autrement dit, peut-on rédiger, dans la perspective de l'an 2000, l'acte de décès des groupes, cénacles et écoles?

Ce n'est pas moi qui contredirai la formule, si juste, de Jean Rousselot. Je me réjouis de ce fourmillement. L'individualisme hédoniste n'y changera rien. Notre personnalité de base, notre évolution, notre écriture, nos modes d'expression resteront liés,

à travers les variations individuelles, à un espace et un temps culturels. Enterrons les cénacles... Le développement des rencontres, la facilité des communications, l'accélération de l'Histoire elle-même développeront les possibilités de rapprochement, le besoin de constituer des communautés d'hommes libres, soucieux de défendre, à l'encontre de toutes les tentatives — intéressées — de nivellement de l'esprit, les droits d'une création aussi diversifiée que possible, certes, mais susceptible de recevoir un écho, une adhésion. Et puis, les universitaires trouveront toujours le moyen de mettre un peu d'ordre dans la masse de ce qui reste offert à leurs investigations. C'est une nécessité.

Nombreuses sont aujourd'hui les maisons d'édition — grandes ou petites et des deux côtés de l'Atlantique — qui écartent la poésie de leurs catalogues et ce pour des raisons de rentabilité, sans tenir compte des notions d'excellence ou de long terme.

Cette situation n'est pas nouvelle mais elle semble avoir pris de l'ampleur. Pareil désengagement a-t-il pour cause un surcroît de désintérêt des lecteurs à l'égard de la poésie la plus moderne?

Autant dire que nous posons ici la question de son statut et de son avenir.

La mauvaise poésie — la "poésie" de première lecture — ne se vend pas mieux que la bonne. Yvon Belaval me disait : "les poètes ont vécu sur l'illusion romantique que tout leur était dû, que les alouettes leur tomberaient toutes rôties. Eh! bien, rien ne leur est dû. C'est à eux de conquérir les media", j'en suis persuadé. La poésie peut devenir une fête. Nos amis Québécois le savent. Je l'ai constaté (je ne suis pas le seul) au Festival de Struga, en Macédoine : cinq mille personnes massées sur les rives du Drin pour écouter les poètes de quarante pays. Comment ne pas citer, en France, l'énorme succès de la revue *Poésie I*, dû, pendant plus de quinze ans, à l'imagination et au courage des frères Breton? Poètes, prenez vos bâtons de pèlerin!